

Avant et après le collège unique, une double expérience

par Cécile Revéret

Je suis professeur de lettres classiques et la longue carrière que j'ai derrière moi m'a permis de connaître le collège *avant* et *après* le collège unique. C'est mon expérience que je vais vous décrire. Elle n'est certes pas isolée mais elle ne prétend pas être représentative de toutes les situations vécues ailleurs par d'autres professeurs.

Mes débuts dans le métier de professeur de français et de latin se sont passés à la campagne, successivement dans deux petites villes du Loiret. J'en garde un excellent souvenir. Je les décris dans le livre que je viens de publier : **La Sagesse du Professeur de français**, auquel Laurent Lafforgue vient de faire allusion. Lorsque je me suis penchée sur cette période faste pour les besoins de ce livre, période que je compare à une sorte d'« âge d'or », et que j'ai dû la comparer aux années qui ont suivi après un déménagement à Paris, j'ai tout d'abord attribué la supériorité de mon travail en province au fait que les élèves étaient pour la plupart des enfants d'agriculteurs et d'artisans, bien élevés, sérieux et travailleurs. Tout cela est vrai. Mais l'opposition entre *enfant des villes* et *enfant des champs* n'est pas suffisante pour expliquer combien les conditions de travail y étaient aussi différentes. Je me suis alors souvenue qu'un événement important s'était produit à cette période : la loi du 11 juillet 1975 sur le collège unique, qu'on nomme depuis réforme Haby.

J'ai donc enseigné

- de 1971 à 1975 à la campagne, avant la réforme.
- à partir de 1977, à Paris, après la réforme.

(Entre les deux, de 75 à 77, j'étais dans un grand lycée d'Orléans, si bien que je n'ai pas été très attentive à cette réforme, sur le moment.)

Dans les collèges du Loiret, il y avait en 1971 des classes qu'on appelait les classes de transition, où étaient rassemblés les enfants qui avaient des difficultés scolaires. Elles étaient confiées non pas à des professeurs mais à des instituteurs qui les prenaient en charge toute la journée. Ces instituteurs étaient formés pour ces classes et ils leur donnaient un enseignement adapté à leur niveau. L'un de ces instituteurs était un grand bonhomme costaud et rigolard : sa classe marchait bien ! Je ne sais pas que ses élèves aient vécu cette discrimination comme une infamie. En tout cas, ils ont trouvé du boulot.

Quant aux classes au cursus « classique », elles marchaient bien aussi. Et l'ascenseur social fonctionnait. Je connais la carrière de certains, très réussie : par exemple, une petite orpheline, fille d'un employé de la SNCF, est devenue médecin.

L'arrivée à Paris fut brutale, avec la découverte de classes complètement hétérogènes.

J'ai retrouvé récemment un petit document que j'avais gardé depuis 30 ans. Il s'agit du « dossier du mois » de la NRP¹ datant de 1980, d'une quinzaine de pages, inséré au milieu des fiches de cours. Il est intitulé : **Les collèves : trois ans de réforme Haby**. L'article commence ainsi : « La réforme ? Le fiasco complet » « C'est une catastrophe » « Un beau gâchis ».

Quelques titres des chapitres :

1. Plus de filières !
2. Chances égales... mais quelles chances ?
3. Un constat d'échec.
4. Démocratisation ou médiocratisation ?

Trente ans bientôt, donc, que ce constat alarmant a été posé, trente ans que nous subissons les conséquences de cette réforme. Peu de choses ont changé malgré les nombreux amendements, et les essais de réformes de la réforme...

Peu de choses ont changé ? ... si : le niveau des élèves.

Car, ne l'oublions pas, le corollaire du collège unique, c'est aussi une instruction revue dans ses méthodes, des programmes allégés, une tout autre façon de travailler...

Et pourtant ... c'était une belle idée ! Pas de redoublement, pas de filières, pas de discrimination.

Malheureusement, la discrimination, elle s'est faite très vite ; et de façon encore plus douloureuse car elle apparaissait dans les classes mêmes. Voici, dans le document de la NRP de 1980, le témoignage d'une certaine Brigitte, professeur d'anglais : « *Les classes hétérogènes, parlons-en ! Impossible de donner le même enseignement à tous. Moi, j'ai divisé ma classe en trois groupes et je m'occupe séparément de chacun. Il y a ceux qui suivent normalement ; avec eux, je fais le programme. Il y a ceux qui ont parfois des difficultés : je leur réexplique la leçon. Et puis il y a ceux qui sont perdus ; ils ne comprennent rien et ne peuvent rien comprendre. Comme, dans le programme, on étudie le zoo, j'ai fait photocopier des dessins d'animaux. Le 3^e groupe écrit en anglais le nom des animaux et puis ils colorient les dessins. C'est tout. Ils sont incapables de faire plus* »

Chacun essaie donc de se sortir comme il peut des difficultés qu'imposent les classes hétérogènes. Une stratégie s'installe, dont les règles ne sont pas connues de tous et dans laquelle les parents ne vont pas être les derniers à tenir un rôle.

¹ N.R.P. = la Nouvelle Revue Pédagogique - n° du 1^{er} octobre 1980.

On assiste à un enchaînement d'actions/réactions qui vont aboutir à une situation particulièrement inégalitaire.

Première manœuvre : le choix de l'allemand devient un sésame pour entrer dans une classe homogène.

Une habitude était prise depuis longtemps par les maîtres du primaire : on orientait les « bons élèves » vers l'allemand, langue réputée plus difficile que l'anglais ; de fait, on montait une « bonne classe ». Les parents ont tôt fait de comprendre l'astuce et ont demandé eux-mêmes l'allemand première langue pour leurs enfants. Du moins ceux qui savent se faufiler dans les labyrinthes de l'orientation scolaire, ceux qui connaissent, décodent et infléchissent à leur profit les règles de l'Education Nationale. Quels parents ? Ceux dont le niveau culturel le leur permet. La grande idée de l'égalité des chances s'est donc très vite heurtée à la réalité des hiérarchies sociales.

Dans mon collège, cette façon de recréer clandestinement des filières a fonctionné pendant quelques années.

Vers 1985, j'ai eu ainsi, en même temps, deux classes de 6^{ème} en français, une classe de germanistes et une classe d'anglicistes. J'ai dû rapidement faire un travail différent dans les deux classes. Car la classe de germanistes s'est très vite signalée comme une classe particulièrement brillante. Les leçons défilaient, les élèves comprenaient tout au quart de tour et leurs devoirs étaient réussis. J'ai débordé, naturellement, sur le programme de 5^e. Ils ont tous fait une excellente année.

Quant à la classe des anglicistes, elle n'a pas été sacrifiée pour autant, au contraire. Je prenais plus de temps pour expliquer et ré-expliquer ; je faisais faire des exercices un peu différents. Mon cours s'adressait à toute la classe sans exclusive. Et je prétends avoir fait aussi, pour eux, un bon travail cette année-là.

Que se serait-il passé si ces deux classes avaient été mélangées ? Pas question de « choisir » à qui j'allais m'adresser. Tout le monde a droit à mon temps. Mais celui-ci n'est pas extensible. Les très bons élèves de la classe d'allemand auraient été freinés dans leur appétit d'apprendre ; les autres n'auraient pas pu bénéficier d'autant d'attention et, en outre, ils auraient été complexés et découragés.

C'est pourtant ce qui va se généraliser les années suivantes. Certains professeurs vont réussir à casser ces classes de bons élèves. Leur argument ? « I s' croient », reprenant la formule enfantine, ridicule dans leur bouche. C'est possible. C'est possible que certains bons élèves « se croient » et soient vaniteux. C'est déplaisant. Mais pour combattre ce moindre mal, certains collègues se sont acharnés contre ces classes d'excellence.

Restons un moment sur cet aspect des choses. Ce sont bien les professeurs eux-mêmes qui se sont souvent chargés d'imposer les classes hétérogènes.

Il faut nous voir en fin d'année, lorsqu'on forme les effectifs de l'année suivante, répartir les étiquettes de façon parfaitement « équitable ». Chaque étiquette est pourvue d'une gommette de couleur, les bons, les moyens, les faibles, les *affreux* (comme on dit dans les salles de professeurs) et il s'agit de les distribuer à une unité près, sans faire de jaloux, surtout celles qui ont deux gommettes à la fois : faibles et *affreux* ... Quant aux germanistes, ils sont répartis sur plusieurs classes.

On part en vacances satisfait : toutes les classes sont égales mais ... également ingérables. Partout, trois ou quatre bons élèves sur lesquels on compte pour « tirer » la classe vers le haut et qui, en réalité, vont être moqués, découragés, stérilisés ; partout, plusieurs élèves faibles également découragés ; et, partout, trois ou quatre *affreux* qui auront un pouvoir de nuisance ... équitablement distribué... Or quatre élèves suffisent dans chaque classe pour propager une norme négative, sur laquelle, phénomène bien connu des sociologues, les autres élèves vont s'aligner et à laquelle la majorité va se conformer. C'est ainsi qu'un élève qui pose des questions, qui s'intéresse au cours, devient un « bouffon ». Cela est particulièrement alarmant pour les enfants de milieux sociaux fragiles ou peu ouverts à la culture pour lesquels, sauf rare exception, l'école ne joue plus son rôle. C'est ainsi, aussi, qu'on casse l'ascenseur social.

Mais tout va bien : « Il faut que tout le monde en bave ».

Et il est vrai qu'à partir du moment où on a créé un collège unique de professeurs et où les différences entre les élèves sont officiellement niées, rien n'est prévu pour les classes difficiles. Quel professeur va être assez héroïque pour prendre volontairement la classe où on aura mis tous les « *affreux* » ? Puisque rien n'est dit, rien n'est clair, rien n'est assumé. Que se passe-t-il dans les collèges où des classes de niveaux se maintiennent clandestinement ? La classe des *affreux* va échoir à la petite débutante qui vient de sa province et de son IUFM. Ce sera évidemment un désastre. Bienheureuse si elle poursuit dans l'enseignement ! Je vous rappelle que dans mon petit collège du Loiret du temps d'avant 1975, les classes de transition, qui avaient certes leur dose d'*affreux* parmi des élèves en difficulté, étaient prises en charge par des instits aguerris dont ce cher Blabla, l'armoire à glace de tout à l'heure.

Voici le témoignage d'un ancien maître de transition, trouvé lui aussi dans le dossier de la NRP de 1980 :

J'ai été maître dans une classe de transition. On parlait de ghetto. Maintenant, il n'y a plus de ghetto mais personne ne s'occupe d'eux. On ne peut pas les faire redoubler si les familles ne veulent pas. Ils sont noyés dans la classe supérieure.

Avant, dans les classes de transition, ils retrouvaient une espèce de santé mentale et sociale dans un groupe organisé pour eux. Ils vivaient plus ou moins heureux. Maintenant ils sont vraiment malheureux.

Grâce aux classes de transition, on a recyclé des élèves. Il y en a encore deux dans le collège qui terminent leur troisième² ; ils passeront en seconde.

Aujourd'hui, mes collègues se plaignent de la discipline du fait des mauvais élèves ; dans nos classes, le prof était roi : pas un mot.

Au départ, la réforme, c'était très bien : on va supprimer les ghettos. Que va-t-on en faire ? Pour l'instant, ils sont noyés.

Avec une bonne équipe pédagogique, on faisait du bon boulot. Car il ne faut pas se tromper : les élèves de transition, ils avaient un QI normal ; ils souffraient simplement de retard scolaire. On le leur faisait rattraper.

Donc, on l'a compris, ces élèves qui avaient besoin d'une aide particulière sont noyés parmi les autres. L'artifice qui consistait à recréer des classes de niveau par le jeu des options n'est adopté qu'au gré des chefs d'établissement. Il le fut rarement. Le collège unique était-il enfin réalisé ?

C'était sans compter sur une nouvelle réaction des parents. Ils ne peuvent plus compter sur l'option allemand - ou latin- pour espérer mettre leur enfant dans une bonne classe, puisque les germanistes - ou latinistes - ne sont plus réunis dans une même classe. Par ailleurs les germanistes - ou latinistes - sont-ils toujours les « bons élèves » ? Ils sont là par calcul de leurs parents mais rien ne garantit qu'ils soient réellement de « bons élèves ... La tactique occulte de sélection ne fonctionne plus. Le recours : changer de collège. La carte scolaire s'est assouplie récemment mais pendant longtemps, des parents se tournaient alors vers les écoles privées ou devaient jongler avec des expédients aussi insensés que désespérés : se domicilier chez une amie ou une concierge, acheter une *chambre de bonne* pour avoir une bonne adresse ou, démarche ultime : déménager. Qui peut s'offrir ces solutions coûteuses ?

Ainsi le ghetto s'accentue ...

On n'a donc fait que déplacer le problème. Certains voulaient éradiquer l'opposition « bonnes classes » contre « mauvaises classes » dans un même collège, ils ont obtenu l'opposition « bons collèges » contre « mauvais collèges » et ont renforcé l'opposition « bons quartiers » contre « mauvais quartiers ».

Devant le désastre, de nombreux amendements au collège unique se sont succédé : heures de soutien, parcours différenciés, heures de remédiation, solutions très difficiles à organiser et vouées à l'échec (Des heures *en plus* ou des heures *à la place de* ? Les élèves faibles doivent-ils faire des heures supplémentaires, à midi pendant que les autres jouent dans la cour ? Ou doivent-ils être regroupés pour un cours « spécial », pendant que les autres suivent le programme « normal » au risque d'accentuer leur retard ?) La démarche la plus fructueuse a été la création des classes technologiques en collège en 1989 ; On y regroupait des élèves en difficulté mais réellement intéressés par la matière et volontaires. C'était en tout cas le pari des

² Comme son nom l'indique, la classe de transition pouvait, pour certains, être une voie provisoire dans leur scolarité et ils pouvaient, le cas échéant, réintégrer le cursus « classique ».

professeurs de technologie de mon collège et elles ont très bien fonctionné pendant une dizaine d'années : 7 heures de techno par semaine en demi-groupes, de nombreux stages en entreprise. J'ai suivi une de ces classes en français pendant deux ans et j'en garde un bon souvenir. Nous y avons tous fait un bon travail. La classe étant homogène, j'avais le sentiment d'être utile et efficace pour tous. Ils formaient un groupe solidaire, avaient un bon esprit si bien que les quelques fortes têtes de la classe n'eurent pas la possibilité de nuire au travail des autres.

Ces classes ont disparu à la fin des années 90.

D'année en année, la situation s'aggrave : les parents sont inquiets, les enfants sont malheureux, les professeurs s'arrachent les cheveux. Mais en ce qui concerne les professeurs, il faut bien dire qu'ils y ont une part de responsabilité : une majorité d'entre eux, en effet, ne veut pas entendre parler de différences entre les enfants ni d'orientation précoce ; Tous, selon eux, doivent atteindre le bac général. Et lorsqu'un élève manifeste un projet professionnel, il est souvent découragé par ses enseignants eux-mêmes et, pis encore, par le conseiller d'orientation. Tel élève de mon collège voulait être ébéniste et s'engager dans cette voie dès la classe de 4^{ème} : il dut se battre contre ses professeurs qui voulaient l'en dissuader . Un autre voulait être boulanger. Son professeur d'anglais s'écria : « Mais tu es trop intelligent pour être boulanger ! » en présence de la responsable du syndicat de la boulangerie venue présenter sa profession ! (Lorsque j'ai appris cette histoire, j'ai remué ciel et terre pour trouver le nom et le numéro de téléphone de cette dame et lui présenter des excuses collectives...)

Ces petites phrases ne sont pas rares, malheureusement, et manifestent une profonde méconnaissance du monde du travail chez les professeurs. Les métiers manuels sont rarement conseillés. Ils sont choisis par défaut et cette orientation est présentée et vécue comme un échec.

Avant de conclure, je tiens à dire qu'il faut se garder d'imputer au collège unique toutes les difficultés actuelles. Rappelons-nous que depuis 1972, les enfants apprennent à lire avec la méthode idéo-visuelle, une méthode catastrophique qui sévit toujours et qui entraîne de lourdes conséquences sur toute leur scolarité ultérieure. Commençons donc par donner un meilleur enseignement à tous en lecture, ainsi qu'en calcul et en connaissances de base – un boulanger a besoin de connaître la règle de trois ... -

Mais, aussi, acceptons les différences entre les enfants. Osons dire que les élèves ont des capacités inégales. Osons le mot de *filière* et faisons en sorte que chacun trouve sa voie selon ses moyens, par choix positif et non à l'issue d'un échec.